

Christiane invita Antoinette à quitter son chapeau et son manteau pour prendre ce léger goûter. Celle-ci obéit ; puis, avec un appétit qui serait venu à bout d'un bien autre repas, elle broya entre ses dents blanches jusqu'au dernier des gâteaux secs, après quoi elle but sa tasse de thé, toujours silencieusement.

Au moment même où elle la remettait sur le plateau, le petit chien habillé qui dormait, allongé devant le feu, s'assit sur son derrière, en dressant l'oreille ; puis il fit entendre un grognement sourd, puis un grognement très accentué, puis des abois furieux, au milieu desquels on distingua le timbre de la porte d'entrée.

Alors, le charme silencieux de cet étrange intérieur fut rompu : des pas retentissants, des voix bruyantes se firent entendre, la porte fut brusquement ouverte et une jeune fille potelée, à cheveux jaunes, entra en criant :

— Où est-elle ?

— Ici, répondit Christiane qui referma soigneusement la porte, restée ouverte derrière le fauteuil du malade.

— *Good day ! darling*, s'écria la nouvelle arrivante, en secouant la main d'Antoinette, d'un geste aussi anglais que sa phrase.

— Bonjour, ma cousine, répondit Antoinette qui s'avancait pour l'embrasser.

Mais la belle aux cheveux jaunes se recula, et, s'affaissant sur une chaise, en éclatant de rire :

— *Ma cousine !* elle a dit *ma cousine !* s'écria-t-elle.

— Mais, répliqua Antoinette déconcertée, n'êtes-vous pas ma cousine ?

— Assurément, j'ai cet honneur ; seulement je m'appelle Madeleine. Ne sauriez-vous faire aucun usage de mon nom, jeune Agnès ! Car elle a l'air d'une Agnès, ajouta la rieuse en se tournant vers Christiane, sur les lèvres de laquelle se jouait toujours le même froid sourire.

Antoinette fronça le sourcil : il lui parut qu'on se moquait d'elle ; or, il n'était pas dans sa nature de se laisser attaquer sans se défendre.

— Ma chère Madeleine, dit-elle d'un ton très assuré, je ne demande pas mieux que de vous donner votre nom, mais à la condition que vous me donnerez le mien : je m'appelle Antoinette et non pas Agnès.

— Bravo ! bravissimo ! voilà un ton et une mine qui me conviennent mieux que votre air endormi de tout à l'heure. Je crois que nous nous entendrons. Qu'en penses-tu, Christiane ?

Celle-ci, les yeux fixés sur le malade qui semblait fatigué de tout ce babil, répondit de son ton froid.

— Je l'ignore. Tu devrais, Madeleine, ajouta-t-elle, conduire Mlle de la Ronchère à sa chambre : elle doit avoir besoin de se reposer.

— Et ma tante ? allait dire Antoinette, mais elle réfléchit que *ma tante* serait peut-être jugé aussi inouï que *ma cousine*, et elle se tut, attendant d'être plus au courant des êtres pour prendre langue.

Au moment où elle sortait de la pièce, elle se heurta à Mme de Paulhac et se vit forcée de prononcer le fameux : "Bonjour, ma tante," que celle-ci accepta, d'ailleurs, sans protestation. Cette tante lui parut une belle femme de quarante ans qui voulait en paraître trente ; ses traits